

Je suis

Je ne suis plus la femme que j'étais hier.

Cette phrase s'est imprimée dans ma tête dès que j'ai ouvert les yeux. Je suis là et je ne le suis plus... plus vraiment, en tout cas... Je suis toujours moi mais, à partir de ce jour, je sais que je me sentirai étonnamment étrangère à celle que je croiserai dans le miroir. Mes traits n'ont pas été modifiés. Mon nez long et droit coupe toujours un visage ovale et sans attrait qu'éclairent, pourtant, deux pupilles marronnées. C'est le feu qui brûle dans mon âme qui a jailli comme celui de la Saint-Jean. Des flammes qui lèchent, stimulent, dévorent la forêt dont était fait mon cœur et leurs arabesques incandescentes érigent un nouveau temple à celle que je veux être.

A côté de moi, un homme parle ; je ne l'entends pas. Le son de sa voix semble avoir été mis en sourdine. Autour de nous, c'est une débauche de vêtements, de corps, de boissons, d'intolérables abus que la morale réproouve et dans lesquels les artistes se vautrent avec délectation. Comme si les excès étaient leur apanage et leur unique façon de communiquer avec le monde. J'aime leurs outrages, pas tant, cependant, que leur besoin de mordre dans la vie, cette poire gorgée de suc à l'enivrante fragrance. Suis-je faite à leur image ? La passion qui m'anime est-elle aussi intense que celle qu'ils mettent dans leurs mots ? Mon sexe fait-il de moi un être différent ? Le suis-je à leurs yeux ? M'envisage-t-il comme leur égal ? Leur semblable ? J'aimerais tant pouvoir répondre sans sourciller, être certaine que... mais leur attachement me semble feint et qu'en est-il de leurs encouragements ?

Hier, je ne le savais pas. Hier, il y avait le bruit des pavés, des gens, de la ville. Hier, il y avait Paris et tout ce qui en fait une ruche infernale, ténébreuse et magnifique, pernicieuse et insondable. Tout ce qui agresse lorsque l'on arrive, tout ce que l'on regrette, au retour. Il y avait la fête, la musique, les bons mots, les arts et l'alcool... une vie de bohème dans laquelle j'étais comme un poisson dans l'eau. Je n'avais pas vraiment eu de famille, pas de « parents » pour en constituer une. Pratiquement élevée par ma grand-mère, j'étais plus habituée à la compagnie des livres que des gens de mon âge. J'étudiais alors beaucoup sans me soucier du lendemain ou de ce que serait ma vie. Au contact de mes amis berrichons fraîchement débarqués dans la capitale, je faisais les 400 coups. Je voulais tout voir, appréhender, connaître. Mon insatiable curiosité et mon abyssale candeur les faisaient, parfois, sourire mais je n'en avais cure. Je ne pouvais comprendre sans avoir jamais vu et les questions que je leur posais me faisaient grandir

dans ce monde qui n'était pas le mien mais, auquel, j'étais certaine d'appartenir... peu ou prou... et quoiqu'ils en pensent.

Hier soir, encore, c'était ainsi.

Je ne sais pas pourquoi mais, à cet instant précis, un souvenir me revient en mémoire. Il semble aussi vivant que si je l'avais vécu hier... hier, justement... quand j'étais, encore, autre. Je résidais au Grand Hôtel d'Angleterre à Cauterets dans les Pyrénées et ce voyage, même s'il avait lieu en France, revêtait, pour moi, un parfum d'exotisme. En effet, à part une escapade à l'âge de quatre ans en Espagne, je n'avais guère quitté Paris et notre petit foyer de la rue de la Grande-Batelière. De ce séjour en terre madrilène, je ne me souvenais que de peu d'éléments... La bienveillance de Joachim qui m'impressionnait dans ses habits de soldat puis, à notre retour, la mort d'Auguste, mon petit-frère, que j'aimais trop fort, sans doute, car la vie me l'avait ôté.

A Cauterets, j'étais là pour profiter des thermes et d'une bouffée de nature que je comptais bien savourer jusqu'à la lie. J'avais besoin de respirer, au propre comme au figuré. J'étais mariée et mère. Si mon fils me comblait de joie, il en allait, tout autrement, de mon mari que j'avais imaginé bien différent de l'homme qu'il se complaisait à m'apparaître désormais. J'avais l'impression d'être une de ses « choses », un vulgaire objet lui appartenant de plein droit. Il ne s'informait jamais de mon avis et nous ne nous entendions plus sur rien. Je l'avais épousé par amour, enfin, le croyais-je car, à ce moment-là, je ne savais rien de ce sentiment. Aucun homme avant lui n'avait partagé ma vie. Quelle idiote j'avais été de me laisser embarquer ainsi par quelques belles paroles et grands serments. Je voulais devenir une adulte, gérer une maison, avoir des activités, devenir maîtresse de mon destin... et j'étais devenue une pâle marionnette dans le théâtre de ses excentricités perverses.

C'est Aurélien qui a tout changé. Il n'avait rien de commun avec le rustre qu'était mon mari. Aurélien était beau et parlait bien. Il était cultivé et suffisamment intelligent pour ne pas prendre ombrage de ma volonté d'évoluer et d'enrichir mes connaissances. Je passais chaque jour avec lui et notre amitié s'épanouissait pour devenir une histoire d'amour, la première qui affolait mes sens.

Aurélien était avocat au barreau de Bordeaux. Il maîtrisait l'art de l'éloquence et le goût des belles choses. J'aurais pu tout quitter pour lui... peut-être... mon mari, certes... pas mon fils... une mère ne quitte pas son fils ; elle ne le peut pas... elle ne peut même l'envisager. Pourtant,

à certains instants lorsqu'avec Aurélien le désir charnel devançait la complicité, je me prenais à l'envisager. Juste une seconde. Délaissée une vie de femme servile et anonyme pour... pour celle d'une amoureuse. L'amour ne me rendrait-il pas esclave de cet homme comme le mariage l'avait déjà fait ? J'aimais la passion dans les sentiments et je comprenais, au contact d'Aurélien, que mon plus grand défi à venir serait de savoir la conjuguer avec mes envies sans négliger mes besoins.

Un après-midi, en promenade sur le lac de Gaube, je fus saisie par la vacuité de mon existence. Aurélien était à mes côtés, charmant et aimable comme à son habitude ; pourtant, j'avais le cœur lourd. Mes émotions dévalaient les piques qui nous entouraient et s'échouaient au fond de la vallée glaciaire, pas près de quarante mètres de fond. J'avais toujours été ainsi. Des étoiles plein les yeux ou des épines enchâssées dans le cœur. D'une euphorisante félicité ou d'une inaccessible torpeur. Le paysage était somptueux et l'eau aux reflets translucides nous permettait, parfois, d'apercevoir des truites fario. Mais le Vignemale et son sommet rocheux qui se découpait à l'horizon me donnait la sensation d'être un enfant face à lui, face à mon mari, face à Aurélien, également.

J'avais lu tout ce que le monde faisait de grands esprits, enfin, m'y étais-je attelée avec une célérité et une assiduité sans nom. J'adulais les philosophes et les traits d'esprit de l'auteur de « Beaucoup de bruit pour rien ». Néanmoins, il me restait tant de choses à apprendre, encore, tant de sentiments à explorer, tant de pays à découvrir, à commencer, par mon esprit, cette terre fertile qui se défilait toujours quand je tentais de la sonder. « *Scio me nihil scire* » aimait à répéter Socrate à ses élèves. « Je ne sais qu'une chose, c'est que je ne sais rien. » Je devais bien me faire une raison ; je n'en saurais jamais plus. Pourtant... pourtant, j'aurais aimé. Il y avait tant et tant d'histoires, de vers, de mots qui tournaient dans ma tête, tant d'envies, de désirs, de folies qui couvaient derrière mon regard perçant mais impassible.

Je reprends pied dans la réalité et j'entends enfin distinctement les propos de Jules. Il évoque notre prochain article pour le Figaro et le livre que nous avons achevé. Un roman à quatre mains pour deux héroïnes. Je suis une femme de l'ombre comme j'étais cachée derrière celle, massive, de mon époux. A cette heure, je l'imagine ivre et odieux. Je ne lui jette plus la pierre car je l'étais, moi-même, encore hier. Je ne veux plus vivre dans le passé et dans les reproches. Si je suis une cible et que c'est sur moi qu'une pluie de pierres s'abat bientôt, c'est parce que je l'aurais souhaité et que j'aurais fait ce que je voulais faire sans me soucier des qu'en-dira-t-on.

Je l'ai quitté. Définitivement. J'ai gagné ma liberté en faisant le sacrifice de mes enfants. Un retour de flamme nous avait donné une fille mais l'embrasement des corps n'a pas survécu à celui des cœurs. Comme toujours avec lui. Comme souvent avec moi. J'ai décidé de revenir à Paris, de m'y installer et d'oublier, pour une saison seulement, la vaste demeure familiale. Je suis tombée amoureuse de la vie et j'écris. Jour et nuit. Avec Jules.

Dans mes bagages, pourtant, j'ai rapporté un paquet de feuilles zébrées de ma plume. Je les ai lues et relues, chaque jour, depuis que dans ma chambre, j'en ai tracé les contours. C'est une histoire d'amour ou une chronique de mœurs, peut-être même une étude sociale. Je ne sais pas. J'avais envie d'écrire cette vie, de jeter les vestiges d'hier pour mieux affronter les obstacles de demain. J'avais envie de dire que nous n'étions pas que des femmes tantôt courtisées tantôt chassées. Portées aux nues puis clouées au pilori. Jamais libres d'être elle-même et de choisir, sans pression ni obligation, le sens à donner à leur voie. Leur donner une voix, ma voix comme les sœurs que nous sommes. Je nourrissais cette présomptueuse ambition. Je souhaite y être parvenue... ou peut-être y parviendrais-je un jour.

Dans quelques années. Quand ma plume sera aguerrie. Quand le monde aura tenté de me modeler à sa façon sans y parvenir. Quand j'aurais fait de mes mots, des actes.

Dans quelques décennies. Quand mes textes seront lus à la lumière d'un autre siècle. Quand le monde aura tenté de nous faire ployer et qu'il aura échouer. Quand mes mots résonneront dans les maux des autres. Quand il n'y aura plus à choisir, juste à être.

Je ne suis plus la femme que j'étais hier.

Désormais, je suis autre.

Mon nom ne sera ni celui d'un homme ni celui d'une femme. Il sera tout à la fois ce que j'étais, ce que je veux être, ce que je suis, ce que je serai et ce que j'aurai tant aimé être.

Aujourd'hui, je deviens George Sand.